

Résurgence des idées d'Emmanuel Mounier

Du personnalisme chrétien à l'éloge du fascisme

De quelque côté que l'on regarde, le capitalisme triomphant n'a pas belle allure: culte de l'argent, arrivisme, égoïsme forcené. Le système politique? Corruption, magouilles, affairisme. N'avons-nous pas besoin d'une renaissance de certaines valeurs morales, d'un idéal autre que celui de l'individualisme? Ce genre de discours est extrêmement répandu mais il peut être aussi très dangereux. En effet, soit ce discours s'insère dans une analyse de classe qui considère l'exploitation comme la source du problème et le socialisme comme sa solution, soit on place tout au niveau des valeurs morales, qu'il faudrait redresser, et on risque d'aboutir au fascisme.

Rien n'illustre mieux ce problème que l'itinéraire d'Emmanuel Mounier, fondateur du «personnalisme chrétien» (et de la revue *Esprit*), courant de pensée encore fort influent parmi les chrétiens progressistes. Voici comment il exprimait sa pensée en 1932: «Partout s'imposent à l'homme des systèmes et des institutions qui le négligent: il se détruit en s'y pliant... Notre hostilité est aussi vive à l'égard du capitalisme, de sa pratique actuelle et de la doctrine qui s'en dégage, qu'à l'égard du marxisme et du bolchévisme. Le capitalisme réduit une foule croissante, par la misère ou par le bien-être, à un état de servitude inconciliable avec la dignité de l'homme, il oriente toutes les classes et la personnalité toute entière vers la possession de l'argent; tel est le seul désir dont est gorgée l'âme moderne. Le marxisme est un fils rebelle du capitalisme dont il a reçu la foi en la matière.»

La tentation fasciste

Mounier recherche une troisième voie, au-delà du marxisme et du libéralisme, une voie qui échappe au «matérialisme» qui leur est commun. Pour lui le problème ne réside pas dans l'exploitation, les rapports de classe, etc... mais dans l'individualisme et la bassesse du capitalisme et des institutions démocratiques bourgeoises. Dans le monde des années trente, cette attitude ne pouvait mener qu'à une certaine sympathie pour ces mouvements jeunes, «idéalistes», vigoureux, dynamiques, qu'étaient les mouvements fascistes. En 1936, Mounier écrit (après avoir participé à un colloque à Rome, organisé par l'Institut de culture fasciste, et après avoir visité l'Allemagne): «Quiconque a visité sans parti pris les pays fascistes, pris contact avec leurs organisations, avec leurs jeunes, n'a pas manqué d'être frappé en effet de l'authentique élan spirituel qui porte ces hommes violemment arrachés à la décadence bourgeoise, chargés de toute l'ardeur que donne d'avoir trouvé une foi et un sens à la vie. Le nier, ou combattre des valeurs authentiques, bien que troubles, avec de larmoyantes fidélités à un monde décadent ou à des vertus en portefeuille, opposer une incompréhension de partisan ou des exhorta-

tions de sédentaires à des pays qui ont retrouvé le sens de la dignité, à des jeunes qu'on a débarassés du désespoir, à des hommes qui viennent de découvrir, après des années d'indifférence petite-bourgeoise, le dévouement, le sacrifice, l'amitié virile, c'est rejeter plus violemment dans les erreurs que l'on condamne une générosité mal orientée, mais vigoureuse.» Tout y est: même si on critique certains aspects du fascisme, on admire sa vigueur morale, et on en arrive là précisément parce qu'on est parti d'une critique spiritualiste, anti-matérialiste, du capitalisme (ce que Mounier appelait «le désordre établi»).

Au nom des «valeurs morales»

Cette attitude nous préoccupe d'autant plus qu'en cette période difficile pour le marxisme, le risque est grand de voir se développer ce type de critiques, justement parmi les progressistes; ce que dit Mounier «sonne» de gauche par certains aspects mais est très dangereux parce que ce discours est coupé de toute analyse matérialiste et de tout contenu de classe.

Evidemment, ni Mounier ni ses disciples n'ont été fascistes et plusieurs d'entre eux ont même rejoint la résistance. C'est pourquoi Z. Sternhell (1) parle de «tentation fasciste» chez Mounier. Il montre par ailleurs que l'influence de l'idéologie fasciste était bien plus profonde qu'on ne veut bien l'admettre aujourd'hui; cette influence était forte surtout chez ceux qui rejetaient aussi bien le marxisme que le capitalisme au nom de valeurs morales et spirituelles. On retrouve cette attitude chez H. De Man, adversaire résolu du marxisme et président du P.O.B. (ancêtre du P.S.), qui en était arrivé en 1940 à saluer l'invasion allemande en ces termes: «Pour les classes laborieuses et pour le socialisme, cet effondrement d'un monde décrépit, loin d'être un désastre, est une délivrance.» Signalons à ce sujet que, lors d'une conférence sur les résultats électoraux de l'extrême droite, à l'ULB en décembre 91, Louis Tobback, ministre de l'Intérieur, a conseillé à l'auditoire de lire «Au-delà du marxisme» de Henri De Man, afin de bien saisir notre époque (!).



«Quiconque a visité sans parti pris les pays fascistes n'a pas manqué d'être frappé de l'authentique élan spirituel qui porte ces hommes violemment arrachés à la décadence bourgeoise», déclarait Mounier à son retour d'Italie et d'Allemagne en 1936. Au nom des «valeurs morales» du fascisme, une bonne partie de la hiérarchie des Églises a soutenu l'ascension d'Hitler.

Henri De Man

Sans aller aussi loin, Mounier (qui trouvait De Man «si proche d'être chrétien») écrit, après la défaite de la France, que «Herr Hitler a dit qu'il envisageait sa politique à l'échelle d'un millier d'années. Les «réalistes» sourient. Mais, à la réflexion, cette perspective semble un peu étroite.» Il voit aussi, à cette époque, «une grande similarité entre la renaissance qui exige notre adhésion aujourd'hui et celle qui a décidé au 16ème siècle de la direction du monde moderne». De plus, après l'attaque nazie contre l'URSS il écrit, à propos du communisme, qu'il espère qu'il sera possible de «stériliser au fer rouge la plaie politique et sociale qu'il a développée sur le corps affaibli de l'Europe» et à propos de Staline qui, en fin de compte, allait diriger la lutte victorieuse contre Hitler: «Parmi les visages de l'Antéchrist, celui du petit tyran rusé, vaniteux et sanguinaire, qui depuis des années ampute l'Europe de la Sainte-Russie, et de toutes les puissances de la Russie nouvelle, était un des plus odieux.» Evidemment, la dérive vers le fascisme ne découle pas automatiquement d'une critique moraliste et spiritualiste du capitalisme; c'est en partie une question de circonstances. Mais l'époque actuelle doit justement nous inciter à une grande lucidité par rapport à ce genre de critiques et à ne jamais perdre de vue la base matérialiste de l'analyse marxiste.

T.C.

(1) Sources: Z. Sternhell, Ni droite, ni gauche, l'idéologie fasciste en France, ed. Complexe, 1987.

Une histoire de l'immigration

«Absente de la recherche (en histoire), l'immigration l'est évidemment des livres d'histoire récents. A fortiori, on n'y trouve aucune mention explicite dans les manuels et les programmes d'histoire de l'enseignement, qu'il soit primaire ou secondaire (...). Que les immigrés aient en Belgique, - et pour ne prendre que l'histoire récente - construit le métro et les autoroutes, assuré la propreté des bureaux, comblé le déficit démographique, évité par leurs rénovations le délabrement de quartiers entiers, après avoir assuré la survie des mines et de la métallurgie et repoussé les envahisseurs, n'est qu'une suite de «détails» généralement omis. L'étranger qui ne se reconnaît pas pour ancêtre l'«Ancien Belge» est un péril pour l'identité belge (ou flamande ou wallonne) et son histoire n'est donc pas reconnue. Aucun anniversaire n'est commémoré et on ne mentionne même pas les da-

tes-clés qui ont, somme toute, profondément bouleversé le paysage social de notre pays».

C'est pour réparer ces oublis volontaires qu'Anne Morelli a dirigé la réalisation d'un ouvrage intitulé «Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique, de la préhistoire à nos jours», qui vient de paraître aux éditions Vie Ouvrière.

Un livre qui esquinte quelques mythes, comme celui du «flamand éternel» ou celui de la «cohésion des territoires et des hommes qui forment la Wallonie actuelle», en faisant simplement le relevé dans l'histoire de «tous ceux venus d'ailleurs, dont les descendants forment sans aucun doute la majorité des habitants actuels de notre pays».

Le livre est en vente à la Librairie Internationale et Anne Morelli viendra nous le présenter le 12 février, à 20 heures, au Centre International à Bruxelles.